

## Posthume

Hamlet. – Qu’avez-vous fait de la bouteille de gin ?

Le Fossoyeur. – J’ai tout bu.

Hamlet. – Tout bu, or not tout bu ?

J’allais régulièrement tous les soirs, à cette époque, dans un petit café de la rue de Rennes, où je rencontrais une dizaine de camarades, étudiants ou artistes. Parmi ces derniers, un grand jeune garçon, sculpteur, très doux, même un peu naïf. On l’appelait, je n’ai jamais su pourquoi, *le Raffineur*.

Au bal Tonnelier, *le Raffineur*, un soir, leva une toute jeune fillette très pâle, dont les grands yeux bruns jetaient parfois d’inquiétantes flambées.

Il s’y attacha beaucoup et, dès lors, ne la quitta plus.

Elle s’appelait Lucie.

On ajouta *de Lammermoor*, qu’un loustic de la bande transforma en *la mère Moreau*. Le nom lui resta.

Tous les soirs, régulièrement, vers neuf heures, *le Raffineur* et *la mère Moreau* arrivaient à la Brasserie.

Lui faisait une partie de billard, tandis qu’elle s’installait devant les journaux illustrés, écoutant gravement les compliments qu’on lui faisait sur ses beaux cheveux noirs, sur son exquise peau blanche et sur ses grands yeux bruns.

Vers cette époque, je ne me rappelle pas comment cela arriva, le démon du jeu s’empara de nous. Le *poker* devint notre seul dieu.

A notre table, au lieu des tranquilles causeries d’antan, retentissaient :

- Tenu !... Plus cent sous !... Deux paires au roi !... Ça ne vaut pas une quinte à la couleur !

Un soir, *le Raffineur* vint sans Lucie.

- Et la mère Moreau ? demanda-t-on en cœur.

- Elle est à Clamart, chez une de ses tantes qui est très malade.

La tante de Clamart nous inspira à tous un doux sourire.

Ce soir-là, *le Raffineur* gagna ce qu’il voulut. Nous échangeons des regards qui signifiaient clairement :

- Quelle veine de cocu !

Mais *le Raffineur* était si gentil qu’on évitait soigneusement de lui faire de la peine.

Le lendemain, Lucie revient. On s’informa avec une unanimité touchante de la santé de sa tante.

- Un peu mieux, merci. Mais il faudra beaucoup de précautions. D’ailleurs, je retournerai la voir jeudi.

Le jeudi, en effet, *le Raffineur* arriva seul. Sa veine de l'autre jour lui revint, aussi insolente. Lui-même en était gêné. Il nous disait à chaque instant :

- Vraiment, mes amis, ça m'embête de vous *ratisser toute votre galette* comme ça.

Pour un peu, il nous l'aurait rendue, notre *galette*.

Les visites à la tante de Clamart devinrent de plus en plus fréquentes et toujours coïncidaient à une incroyable veine pour *le Raffineur*.

Si régulièrement qu'à la fin, quand nous le voyions arriver seul, personne ne voulait plus jouer.

Lui ne s'était jamais aperçu de rien. Il avait une foi inébranlable en sa Lucie.

Un soir, vers minuit, nous le vîmes enter comme un fou, blême, les cheveux hérissés.

- Eh bien ! qu'est-ce que tu as ?

- Oh, si vous saviez... Lucie...

- Mais parle donc !

- Morte... à l'instant... dans mes bras.

Nous nous levâmes tous et l'accompagnâmes chez lui.

C'était vrai. La pauvre petite *mère Moreau* gisait sur le lit, effrayante de la fixité de ses grands yeux bruns.

On l'enterra le surlendemain.

*Le Raffineur* faisait peine à voir. A la sortie du cimetière, il nous supplia de ne pas le quitter.

Nous passâmes la soirée ensemble, tâchant de l'étourdir.

A la fermeture de la brasserie, l'idée de rentrer seul chez lui l'épouvanta.

Un de nous en eut pitié et proposa :

- Un petit poker chez moi, ça vous va-t-il ?

Il était deux heures du matin. On se mit à jouer. Toute la nuit *le Raffineur* gagna, comme il n'avait jamais gagné, même au plus beau temps de la tante de Clamart. Avec des gestes de somnambule, il ramassait son gain et nous le reprêtait pour entretenir le jeu.

Jusqu'au jour, cette veine se maintint, vertigineuse, folle.

Sans nous communiquer un mot, nous avons tous le même idée :

« Cette fois, on ne peut pas dire que c'est Lucie qui le trompe. »

Le lendemain, dans la matinée, nous apprîmes que la jeune fille avait été déterrée et violée pendant la nuit.